



F.-B. de Bucé (1852-1914)
et la *Revue d'un Passant*

LA NOUVELLE de Marius Boisson constitue une précieuse source de renseignements sur la vie de F.-B. de Bucé, et son auteur, autant que l'on a pu le vérifier, est rarement pris en défaut. Boisson mélange bien parfois quelques événements, mais son témoignage est fiable sur nombre de points. Nous pensons qu'il a travaillé à partir des numéros de la *Revue d'un Passant* qui devaient être en sa possession, et du journal intime qu'il a tenu de 1905 à 1911. Ce journal n'ayant pas été retrouvé, notre première source d'information réside dans les travaux de F.-B. de Bucé lui-même : les publications périodiques qu'il a fondées (*Revue d'un Passant* et *Plaisance-Montparnasse*, notamment¹) et les trois plaquettes de vers qui nous sont parvenues. Les documents d'archive nous ont par ailleurs permis de confirmer ou d'infirmer les souvenirs de Marius Boisson, et finalement, de pouvoir tracer, à grands traits, la vie et la carrière de ce discret Passant de l'histoire littéraire.

F.-B. de Bucé est bien, comme l'écrit Boisson, un pseudonyme anagrammatique pour Félix Bécu. Félix, Ovide, Alexandre Bécu est né à Rouen le 13 novembre 1852², d'Ovide, Désiré Bécu, sous-lieutenant au 24^e régiment d'infanterie de ligne, et de Marie, Alexandrine Laurent. Félix Bécu intègre le Prytanée impérial militaire de La

Flèche le 7 octobre 1863. Il porte alors le matricule 3790. Les six années de sa scolarité au Prytanée ne semblent pas avoir été spécialement brillantes. L'élève Bécu figure parmi les plus mal notés. L'administration du Prytanée le considère même comme un « élève dangereux³ », et il fut « plusieurs fois signalé à sa famille comme compromettant sa situation au Prytanée par sa mauvaise conduite ». Félix Bécu sera finalement renvoyé de l'école le 26 juin 1869, un mois après sa confirmation, par décision ministérielle, pour « flagrant délit d'immoralité ». Il avait en effet été surpris, quelques jours plus tôt, se livrant, en compagnie d'un autre élève, à des « actes obscènes ». Dans ces conditions, il n'est pas déraisonnable de supposer que son engagement comme volontaire en 1870 tint peut-être autant à un possible bannissement familial qu'à un patriotisme sincère.

De la période de vingt-deux ans qui sépare ces événements de la fondation de la *Revue d'un Passant*, nous ne savons rien, hormis le fait que Félix Bécu avait déjà fondé en 1876 un journal, *Le Courrier de Versailles*, que nous n'avons pu retrouver, mais dont le sous-titre programmatique nous renseigne à lui seul sur le contenu : « Comptes rendus autographiés des séances des Chambres ». Ainsi, c'est à 24 ans que Bécu a entamé sa carrière de « publiciste » – comme il se nomme lui-même –, dont la plus intéressante réalisation sera la *Revue d'un Passant* et les divers suppléments qu'il fondera autour de cette « revue-mère » : *Plaisance-Montparnasse*, le *Bulletin des soirées de la Revue d'un Passant*, et *La Loi du Home*.

La vie de la *Revue d'un Passant* (1892-1906), et cela est remarquable, semble inexorablement liée au destin – dramatique – des enfants de F.-B. de Bucé, et spécialement à celui de sa fille. Hélène, Alexandrine, Charlotte, « Bécu dit de Bucé » est née le 9 février 1892. Après son décès prématuré, le 28 novembre 1905, la revue ne connut plus qu'un numéro, le 52^e, daté d'avril 1906. Quelques années plus tôt, le couple de Bucé avait eu un fils, Maxime, né le 21 avril 1896. Mais ce dernier vécut encore moins longtemps que sa sœur : il mourut à 3 ans et demi, le 10 mars 1900.

Après avril 1906, date du dernier numéro de la *Revue d'un Passant*, la vie de F.-B. de Bucé nous est moins bien connue. Il perdit son épouse – vraisemblablement entre l'hiver 1907 et le printemps 1908. L'impression des plaquettes par le « vieux typo, ancien communard⁴ » – l'imprimeur J. Lenoir, installé 48, rue Gassendi – date de cette période : *Juvenilia I* (18 juin 1908), *Cris I* (10 juillet 1908) et *Cris II* (15 octobre 1910)⁵.

Le directeur de la *Revue d'un Passant* décéda le 18 juillet 1914, à six heures du matin, ainsi que le déclarèrent le jour même à la mairie du XIV^e arrondissement Adeline Bertrand, la belle-sœur de Bécu, et M^{me} Seigneurin, la concierge évoquée par Marius Boisson dans *Piquette*. Les souvenirs de Boisson sont ici inexacts : de Bucé fut inhumé au cimetière parisien de Bagneux le 19 juillet, soit le lendemain de sa mort – signe des déshérités de l'existence –, et non trois jours après. Le témoignage de Boisson, qui assure que de Bucé « était décédé subitement, il y avait deux jours [et qu']on l'enterrait le lendemain » se heurte donc à une impossibilité. Nous pensons pour notre part que le jeune romancier populaire, installé depuis juin 1908 dans le IV^e arrondissement, a tout bonnement raté à la fois le décès de son vieux camarade et son enterrement.

Ainsi, la vie de F.-B. de Bucé apparaît-elle effectivement comme « douloureuse et médiocre⁶ ». Et l'on ne peut s'empêcher de mettre en regard d'un côté l'énergie que F.-B. de Bucé déploya dans la *Revue d'un Passant* pour combattre l'universelle misère humaine – « Pieuvre immonde accroupie au centre des cités⁷ » – et de l'autre le tragique du destin de Félix Bécu, personnage qui semble avoir paradoxalement été plus exposé que quiconque aux revers de l'existence.

L'histoire de la *Revue d'un Passant* commence le 1^{er} janvier 1892. La revue, de huit pages, est alors bi-mensuelle. Elle aborde essentiellement des questions de politique locale et s'intéresse à la vie du XIV^e arrondissement, se faisant l'écho de divers groupes et sociétés du quartier.



Juin 1897 :
carte d'invitation
aux soirées de la Revue
d'un Passant dessinée
par Emil Causé.

Les trois premiers numéros ont été imprimés par Watelet. De Bucé rencontre ensuite l'imprimeur avec lequel il travaillera jusqu'en 1899 : Troublé. A partir du numéro 4, daté du 5 juin 1892, la revue paraît régulièrement, et ce jusqu'au n° 21, daté des 16-31 mars 1893. La parution des n°s 22 à 27 (mai 1893 à juin 1894) est plus chaotique : la rédaction devait s'essouffler car la plupart des collaborateurs de cette première série cesseront de publier dans les numéros suivants. Fin 1894 ou début 1895, F.-B. de Bucé fait la rencontre déterminante d'Adolphe Gensse, qui revient tout juste, le 25 septembre 1894, de trois ans de service militaire⁸. Ce dernier sera, à partir du n° 28 du 25 février 1895, secrétaire de rédaction de la revue, et ce jusqu'au dernier numéro, qui date d'avril 1906. La revue prend alors une allure nettement plus littéraire, tout en restant l'organe de quartier « républicain-démocratique-socialiste-individualiste-altruiste » qu'elle indiquait être, en tête de son n° 20.

A la fin des années 1880, la question de l'art social – à savoir l'implication de l'artiste dans la marche du progrès humain par l'éducation artistique des foules – commença d'agiter les milieux intellectuels. Le premier numéro de la revue *L'Art social*, qui « travaill[ait] à l'affranchissement de l'âme humaine⁹ », parut en novembre 1891, sous la direction de Gabriel de la Salle. Cette revue cessa de paraître après son numéro de février 1894, mais l'idée qu'elle défendait poursuivit son chemin, et, dans une modeste mesure, la revue de F.-B. de Bucé s'engagea dans la voie ouverte par *L'Art social*. De Bucé est en

effet depuis longtemps en communion d'idées avec la rédaction de *L'Art social* : haine de l'argent et libération de l'homme par l'homme.

Littéraire et sociale, la *Revue d'un Passant* s'apparente alors tout à fait aux revues d'avant-garde de l'époque, avec ceci de plus que les mille premiers exemplaires de chaque tirage étaient placés gratuitement parmi les commerces du XIV^e arrondissement, « dans un but de publicité personnelle » (entendons, de publicité pour la revue). Le reste du tirage était réservé aux abonnements, dont le nombre est difficile à établir avec précision. Disons simplement que de 1 000 exemplaires pour les numéros 1 à 8, le tirage atteint 1 325 exemplaires en décembre 1892, et qu'en juillet 1903, une annonce indique qu'il se situe toujours entre 1 300 et 2 000 exemplaires. Les bénéfices éventuels – après règlement des frais d'impression – étaient répartis entre le directeur et les rédacteurs. On devine que l'entreprise de la *Revue d'un Passant* n'eut jamais rien d'une entreprise commerciale, et c'est ainsi qu'un nombre considérable d'habitants des quartiers de Plaisance et de Montparnasse ont pu découvrir, à peu de frais, une part de la littérature émergente de leur époque. On mentionnera en particulier le numéro 33 d'hommage posthume à Verlaine, datant de février 1896, qui est par ailleurs au point vue littéraire d'une qualité remarquable.

On peut penser que Gustave Le Rouge, qui fut un intime de Verlaine, a pris une part importante à la réalisation de ce numéro, car c'est à partir de ce numéro d'hommage que le Normand assumait, aux côtés de Gensse, les fonctions de secrétaire de rédaction de la revue. De février 1895 à mars 1902, Le Rouge a donné à la *Revue d'un Passant* un nombre important de textes, la plupart d'une grande qualité. Parmi les autres collaborateurs occasionnels ou réguliers, nous pouvons notamment relever les noms de Jean Dayros, Henri Mignot, Emil Causé, Georges Millandy, Jules Heyne et Laurent Tailhade.

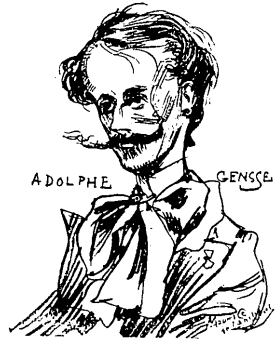
Dans ses chroniques, F.-B. de Bucé s'est, pour sa part, montré attentif aux expériences et aux curiosités sociologiques de son temps. Nous pouvons ainsi, par exemple, suivre, à partir du mois d'août 1895, la création de la Société des Harmoniens ou, en février-mars

1901 (n° 43), nous initier aux subtiles nuances doctrinales distinguant les Naturiens, « dont le but est la lutte contre la civilisation et le retour à l'état naturel », des Sauvagistes, représentants d'une variante outrancière du naturisme qui entend « accepter la nature telle qu'elle est, ne rien modifier, en vivre, sans rien créer qui rappelle notre funeste civilisation »...

Dans les vingt-sept premiers numéros, les quelques pièces littéraires publiées dans la revue sont rarement inédites, et proviennent plutôt d'autres périodiques. Mais on constate qu'à partir du numéro 28 (25 février 1895), une littérature originale investit largement les sommaires de la *Revue d'un Passant*. La création des Soirées littéraires de la *Revue d'un Passant* – invariablement animées par Adolphe Gensse – plaide dans le sens de cette irruption assez soudaine de la littérature au sein de la rédaction de la revue. La première soirée attestée a lieu le 21 janvier 1895, au café Procope, soit un mois avant le numéro 28. Les soirées seront ensuite très régulières, bi-mensuelles en 1895 et 1896, puis hebdomadaires en 1897. En cette fin de siècle, toute revue ou tout groupe d'artistes de quelque importance – ou se prétendant tel – se doit d'avoir ses « soirées » : le poids de son influence se mesurait à l'aune de la fréquentation de celles-ci. Bien que ces soirées n'aient pas apporté de rayonnement particulier à la *Revue d'un Passant* dans le monde littéraire de l'époque – il n'y a guère que le *Procope* qui s'en fasse l'écho – on peut considérer que l'organisation des soirées apporta à la rédaction de la revue une cohésion que ne pouvait guère maintenir une impression par trop irrégulière. En quelque sorte, ces soirées offrirent une alternative bon marché à la publication, coûteuse, de la revue : 5 numéros imprimés pour l'année 1895, puis 3 pour 1896, et aucun pour 1897 ! Et pourtant la rédaction ne sommeille pas : dans la collection générale, ces quelques numéros figurent parmi les plus riches aux points de vue littéraire et culturel.

La littérature avait pris une telle importance dans la revue par rapport aux autres domaines que de Bucé ressentit le besoin de

fonder un autre organe : *Plaisance-Montparnasse*, dédié aux intérêts du XIV^e arrondissement. Cette nouvelle publication devait sans doute lui permettre d'étendre l'action de la *Revue d'un Passant* aux autres arrondissements, tout en préservant son « fond de commerce », dirions-nous : le XIV^e arrondissement. Le premier numéro de ce « journal mensuel » date de juillet 1896, le deuxième, d'août. Puis, au début de l'hiver, de Bucé tomba malade. L'année 1897 vit ensuite l'apparition d'un autre rejeton



Adolphe Gensse,
par Maurice de Lambert.

de la *Revue d'un Passant* : le *Bulletin des soirées de la Revue d'un Passant*, datable de la mi-juin, et qui atteste de la permanence des liens entre les membres de la rédaction, alors qu'aucun numéro de la *Revue d'un Passant* n'a paru depuis novembre 1896. Nous ne connaissons aucune suite à ce bulletin, qui n'aurait donc eu qu'un unique numéro.

En l'état actuel de nos recherches, l'année 1898 demeure une grande inconnue : aucune activité ne s'y manifeste, ce qui laisse à penser qu'elle a dû être marquée, encore une fois, par d'importantes difficultés de trésorerie. Après le numéro de janvier 1899, de Bucé cessa sa longue collaboration avec l'imprimeur Troublé et confia la réalisation de la revue à Dubuisson, qui ne s'est malheureusement pas soumis au dépôt légal pour les numéros 37 à 40, datant des années 1899 et 1900, nous privant ainsi de précieux renseignements. Puis, de 1901 à 1904, les parutions s'espacèrent de plus en plus, et la *Revue d'un Passant* devint alors véritablement la « revue mensuelle paraissant tous les ans » décrite par Boisson. De 1899 à 1904, *Plaisance-Montparnasse* existe toujours, mais sans autonomie : le journal est soit annexé, soit absorbé par la *Revue d'un Passant*.

Malgré ces évidentes difficultés, F.-B. de Bucé n'en déposa pas pour autant sa chimère, bien au contraire : en août 1904, il dota la *Revue d'un Passant* d'un éphémère nouveau supplément : *La Loi du Home*, « organe prolétarien pour l'abolition de la misère » qui présentait, en vue de son adoption par le Parlement, un utopique et très sérieux projet de loi pour l'attribution à chacun d'un *Home* : « quantité de terre nécessaire à l'existence physique et sociale d'un individu » (article 2).

Mais ce projet généreux ne suffit pas à conjurer la détresse personnelle dans laquelle s'enfonçaient F.-B. de Bucé et sa famille. En effet, au début de l'année 1903, de Bucé s'installa avec sa femme et sa fille, Hélène, au 4, rue Paturle, dans l'immeuble du peintre Emile Schuffenecker, afin de soutenir ce dernier, que sa femme avait quitté en décembre 1902. Mais la cohabitation se passa mal, et lorsque Hélène développa une pleurésie, vers mars 1905, le couple, sans aucune ressource, ne put que demeurer sur place, impuissant, jusqu'au décès de l'enfant, le 28 novembre. En avril 1906, de Bucé fit imprimer le n° 52 de la *Revue d'un Passant*, et bien que son éditorial annonçât courageusement la reprise régulière de la publication, ce numéro n'eut pas de suite connue.

Nicolas LEROUX

1. Les seules collections connues, lacunaires toutefois, de la *Revue d'un Passant* et de *Plaisance-Montparnasse* sont conservées à la BnF.

2. Et non en 1843, comme nous l'avons imprimé dans le numéro précédent (p. 63).

3. Prytanée national militaire, *Registre des correspondances ministérielles*, n° 955. Nous remercions vivement Monsieur Jean-Claude Ménard, chargé des relations avec le public au Prytanée national militaire de La Flèche, de nous avoir aidé dans nos recherches et communiqué les détails de cette affaire.

4. Marius Boisson, *Piquette*, cf. *supra*, p. 47-48.

5. *Profils et Tableautins*, cité par Marius Boisson, est bien antérieur, puisque grâce au numéro de juin 1902 du mensuel *Le Sonnet*, nous pouvons dater cette plaquette de mai 1902. Aucun exemplaire n'en est connu.

6. Marius Boisson, *Piquette*, cf. *supra*, p. 47.

F.-B. DE BUCÉ ET LA REVUE D'UN PASSANT

7. F.-B. de Bucé, « A la Misère! », *Cris I*, Paris, 1908.

8. Issu d'une famille très modeste, Adolphe Pascal Gense est né à Paris, dans le XVII^e arrondissement, le 11 octobre 1870. Il fut géomètre, puis employé de la préfecture de la Seine.

9. Gabriel de la Salle, « Prise d'armes », *L'Art social*, n° 1, novembre 1892.

DANS LE NUMÉRO 3,
à paraître en février 2007,
il sera question de **Maurice Schilt de Monclar,**
de **Jean de Villiot, d'Hugues Rebell, d'Auguste Linert,**
de **Blaise Cendrars et de Gustave Le Rouge.**

Le premier numéro est encore disponible.
Voir les modalités de commande sur le bon
joint à ce numéro.

L'Œil bleu paraît tous les trois mois.
Nous ne proposons pas encore d'abonnement.

AU SOMMAIRE DU NUMÉRO 1

Gustave LE ROUGE : *Alfred Vallette et ses amis*
La Mort de Barbey d'Aurevilly dans la presse normande
Adolphe RETTÉ : Lettre à Marius Boisson
Hugues REBELL : *Snobs et snobinettes de sport,*
suivi de *Femmes du d'Harcourt*
Henri BORDILLON : *Le Pavillon du ratodrome (1/3)*

ERRATA du premier numéro :

page 15, note 13, lire « Heredia » et
non « Hérédia ».

page 23, vers 30 et 31, lire :
« ... à laquelle il croyait,
... sur lequel on voyait ».

page 51, lire « Les deux hommes » et
non « Le deux hommes ».

page 58, colonne 1, ligne 18, lire :
« renvoie » et non « renvoit ».